



CLASSIQUES
GARNIER

RAGGI (Pascal), « Préface », *La Désindustrialisation de la Lorraine du fer*, p. 11-15

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08725-0.p.0011](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08725-0.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Pascal Raggi décrit le long dépérissement des mines de fer et de la sidérurgie dans ce territoire lorrain qu'il connaît bien. Petit-fils de mineurs immigrés, il a vécu de près l'épuisante cascade des fermetures d'établissements qui ont marqué les quarante ans de cette longue agonie industrielle. C'est de la désindustrialisation d'une région qu'il s'agit dans cet ouvrage. Si le nombre de personnes occupées dans l'industrie a diminué de 48,5 % en France entre 1975 et 2012, le nombre de salariés de la sidérurgie en Lorraine est passé de 80 000 en 1960 à 4 000 en 2013, soit une diminution de l'emploi de 95 %. À cette échelle, les discussions sur les artefacts statistiques n'ont plus cours. La « destruction créatrice » devient un fantôme. Le phénomène social est vraiment massif. C'est aussi un pan de nos représentations industrielles qui s'est effondré. La Lorraine de la revanche pour nos arrières grands-parents était devenue la promesse d'un avenir prométhéen pour la génération de la « grande croissance » (1945-1975). Cette région illustre le pilotage hardi par les politiques économiques. L'augmentation de la production d'acier rassurait les Français dans l'idée qu'ils revenaient dans le concert des grandes puissances. C'est tout cela qui s'est effacé au rythme des secousses de l'opinion publique, de 1966 et le « plan professionnel » à 1978 et la « grande marche des sidérurgistes » jusqu'à « l'affaire de Florange » en 2012. Cette défaisance a fait l'objet de très nombreuses publications, mais le livre de Pascal Raggi nous propose une lecture renouvelée. L'abondante littérature qui traite de cette crise industrielle et sociale inouïe décrit par le menu le destin souvent difficile de tous ceux qui sont partis. Toutefois, P. Raggi évoque le quotidien de ceux qui sont restés. Et il faut beaucoup d'énergie quand il s'agit de se lever le matin en se disant qu'après-demain c'est une autre histoire ; et pourtant bien faire les choses. D'ailleurs, l'auteur convoque la parole de nombreux acteurs, notamment syndicalistes, à partir d'un important corpus de sources orales. À l'instar du témoignage d'Édouard Martin, le

plus médiatisé du dernier carré de syndicalistes. Devenu parlementaire européen, il œuvre pour la protection de l'acier européen.

P. Raggi évite la douleur et les larmes et il nous propose une lecture offensive. Il refuse en même temps l'oubli et le mémorial. Il n'y a pas de nostalgie dans ce livre mais une série de constats et d'analyses qui renouvellent notre perception du vécu des sidérurgistes après celui des mineurs du fer dans la désindustrialisation. Quarante années, c'est une génération de travail qui a connu l'incertitude d'un plan de restructuration à l'autre. L'ouvrage montre la capacité d'adaptation des acteurs dans un horizon incertain. Pendant la désindustrialisation, la modernisation des équipements continue et réalise d'étonnants gains de productivité. P. Raggi nous dit que les hommes ont pu « travailler dans de bien meilleures conditions que leurs prédécesseurs » du fait de la mécanisation et de l'amélioration de la sécurité au travail. Il n'est pas donné à tout le monde de progresser quand l'horizon est bouché.

Pour les besoins de sa démonstration, P. Raggi alterne les angles de vue en six chapitres. De l'histoire du tissu industriel et entrepreneurial à celle, totalement inédite, de l'évolution des effectifs et des qualifications. D'une approche des innovations techniques dont certaines sont prometteuses alors que l'édifice tremble, aux mutations sociologiques et culturelles qui transforment les identités anciennes en déformant les solidarités. Le livre s'achève sur une analyse serrée des politiques industrielles mises en œuvre avec un point d'appui comparatif sur ce qui est réalisé au Luxembourg et les interactions contradictoires pour l'emploi en Lorraine (fermeture des établissements de l'Arbed et essor de l'emploi transfrontalier).

Il n'y a pas de répit au processus de la désindustrialisation lorraine en dépit des changements politiques. P. Raggi note la césure de la privatisation en 1995 qui « prend moins en compte le devenir des populations concernées ». Mais la continuité est patente entre les décisions du groupe national à dimension européenne (Arcelor 2002-2006) et le groupe global (Arcelor Mittal), après l'OPA de 2006. En dépit des engagements des hommes politiques, de N. Sarkozy à F. Hollande, les sidérurgistes qui survivent sont directement confrontés aux choix de la direction d'Arcelor-Mittal. E. Martin le rappelle : « Nous avons deux ennemis, Mittal et le gouvernement ».

La démarche de P. Raggi est non conformiste ou disruptive. Il traite de l'histoire économique de la sidérurgie contemporaine, ce qui n'est

guère à la mode. De ce point de vue, il convient de rendre hommage aux Éditions Classiques Garnier qui accueillent cet ouvrage. L'auteur cherche à comprendre les derniers salariés actifs et non pas ceux qui sont laissés pour compte et ils méritent bien d'avoir enfin la parole comme ces syndicalistes de la dernière heure, ils font preuve de capacités de proposition qui inspirent le respect. La tâche de défendre est devenue difficile car le groupe salarié s'est diversifié et il est bien malcommode de saisir ses identités multiples. D'autant que les externalisations, le recours massif à l'intérim et à la sous-traitance diluent le groupe salarié et la centralité du travail. Enfin, dernier défi de P. Raggi, il aborde les mutations techniques les plus récentes et nous fait découvrir, outre les gains de productivité, que les mines de fer et la sidérurgie lorraine participent aux processus d'automatisation et même de digitalisation en cours.

P. Raggi récuse les idées reçues qui ont fait trop tôt une croix sur la fin de la sidérurgie lorraine. Il se démarque de l'approche tautologique : cette industrie a fermé car elle devait fermer, et il inspecte chaque filon à la recherche de signaux positifs.

L'auteur entend « plonger au “cœur du réacteur” de la désindustrialisation », par une étude des conditions de la disparition des métiers des mines et de la sidérurgie. Il analyse le délitement de l'espace industriel lorrain et l'idéalisation rétrospective du passé récent. Il considère son étude de la Lorraine comme emblématique des désindustrialisations des grands bassins sidérurgiques mono industriels européens voire d'Amérique du nord.

Il déconstruit brillamment le discours habituel sur une activité sidérurgique ayant décliné par insuffisance de modernisation et d'innovation. Avec cette recherche sur la désindustrialisation qui affecte le travail ouvrier, il combine l'histoire des techniques, celle des populations ouvrières et des mentalités. P. Raggi montre que si ce monde industriel a disparu, ce n'est pas le cas de l'industrie sidérurgique. La désindustrialisation n'est pas tant la fin de l'industrie que celle de sa centralité. La désindustrialisation en tant que « période de perturbation d'une organisation économique, sociale et culturelle », une rupture historique qu'il considère, avec d'autres chercheurs, aussi forte que les premiers temps de l'industrialisation lors de la remise en question du mode de production artisanal. Dans les deux cas, c'est la notion de « monde perdu » qui prévaut.

Grâce au travail original et précis de P. Raggi, nous comprenons mieux les quarante années de désindustrialisation minière et sidérurgique de la Lorraine. On mesure la résistance du territoire à défaut de sa résilience car on ne peut affirmer aujourd'hui que la Lorraine est sortie d'affaire. Les espaces réindustrialisés sont trop circonscrits pour équilibrer le déclin.

Ce territoire a subi de plein fouet les mécanismes généraux de la désindustrialisation. Diminution relative des gains de productivité au regard d'autres secteurs d'activité, déplacement des centres de gravité de l'économie-monde, de l'Europe vers l'Amérique, puis de l'Amérique vers l'Asie. Impuissance des politiques économiques traditionnelles, y compris des protections européennes. Externalisation des fonctions, financiarisation de la gestion. À cette longue liste des causes de la désindustrialisation s'ajoutent deux maux intrinsèquement liés et spécifiquement lorrains. Cette grande industrie sidérurgique s'est développée ici car il y avait le minerai. Mais le minerai est trop pauvre, trop difficile à exploiter au regard des conditions naturelles offertes en d'autres horizons comme ceux de l'Australie (teneur en fer, mines à ciel ouvert). Et donc, ces usines sont trop loin des ports où la baisse ininterrompue des coûts du fret maritime trace une route incontournable.

On en vient presque à s'étonner qu'il existe encore une activité sidérurgique en Lorraine. La désindustrialisation de la sidérurgie lorraine est-elle la fin d'un territoire ou le prélude au déclin de cette activité industrielle en Europe ? La question est complexe. D'une part, la production d'acier brut poursuit son ascension mondiale grâce à la Chine, à la différence de la production d'acier en Europe. Dans l'espace de l'Union européenne, l'Allemagne conserve la première place ; l'Italie consolide sa deuxième place alors que l'Espagne se rapproche de la production française, et la dépasse certaines années.

Dans le déclin européen, il y a un déclin français plus marqué. Mais la désindustrialisation de la Lorraine et la diminution relative de la production d'acier intégré en France masquent l'importance de l'équipement en aciéries électriques du pays. Elles sont une vingtaine en fonction en 2018 et prolongent des activités parfois très anciennes. Dans les évaluations de l'acier produit et consommé, ces aciéries électriques bénéficient du caractère indéfiniment renouvelable de l'acier et des stocks de ferrailles qui sont considérables sur le continent. Elles portent aussi

la promesse d'un acier plus propre au regard de l'environnement et moins coûteux en consommation d'énergie. Environnement et énergie sont les deux frontières du futur pour la sidérurgie en général et la sidérurgie française en particulier. Le déclin de la sidérurgie lorraine et française ne signifie pas la fin de la production et de la consommation d'acier en France.

Philippe MIOCHE
Professeur émérite
d'histoire contemporaine